

L'ARBRE QUI LUTTE : LE HÊTRE D'ALTITUDE

Par Daniel DASKE, naturaliste

Ton fût est droit, bien gris et lisse d'habitude. Tu montes vers la lumière comme une colonnade, avec régularité.

Ici, à plus de mille mètres sur la crête vosgienne, les éléments t'ont imposé la lutte. Une lutte incessante pour la vie, pour grandir à l'endroit où tu as pris racine.

Il y a les vents d'abord, venus droit de l'Atlantique. Ne rencontrant aucun obstacle avant la barrière vosgienne, ils ont bien le temps de forcer.

Il y a encore les pluies, plus abondantes qu'en plaine, l'enneigement parfois important, les brouillards épais et tenaces. Tu es hêtre d'altitude.

Pour vivre, tu as pris le torse puissant du chêne. Ou peut-être même celui d'un lointain baobab... Ne pouvant former une belle colonne régulière s'élevant à plus de 30 mètres du sol dans les hêtraies sundgauviennes, tu as développé d'imposantes maîtresses branches. En regardant bien, ta lutte se lit sur chaque pli de ton écorce, dans les mouvements que le vent atlantique imprime à tes branches prolongées par de nombreuses et fines ramilles. Un peu comme le réseau de nos veines capillaires qui connaissent des ramifications de plus en plus minces.

Toute cette masse branchue est tendue vers l'est, en direction de la plaine d'Alsace, du Jura dominé par les crénelures blanches des Alpes. Les dures conditions de la vie en montagne réservent des moments de grâce, quand la plaine est noyée dans un coton épais, quand les cimes lointaines -le Mont-Blanc même- se découpent dans l'azur serein. Accroupi sur tes racines noueuses, tout contre ton buste puissant, le Petit Prince aimerait les couchers de soleil offerts du haut de ce belvédère.

Toujours en raison de conditions de vie difficiles, les spécialistes affirment que les faînes ne peuvent mûrir que tous les 7 ou 8 ans à cette altitude. Toujours est-il que la faînée 1989 fut bonne, voire exceptionnelle. Le bruissement léger mais continu dans les feuilles de hêtre cassante et dures, est le fait d'une multitude ailée en quête de faînes précisément. Les oiseaux fourragent, prennent essor à mon approche, se posent, présentent brièvement une poitrine d'un bel orange vif. Des pinsons du Nord. Des mésanges à longue queue progressent, se fauillent et se suspendent dans le taillis bas de jeunes hêtres en contrebas. Sauvage et belle, la plainte lancinante du pic noir éclate.

Un oiselet couleur d'écorce vient à toi, hêtre d'altitude. Il aime les vieux arbres licheneux où se dissimule mainte araignée, maint cocon que son bec fin et légèrement courbe sait déloger avec dextérité. C'est un grimpeur des bois, hôte des vieilles futaies.

Les ombres s'allongent. Le rougeoiement du couchant balaie les Alpes du nord au sud, avec un scintillement de glace sur les parois du Wetterhorn.

Simultanément, Vénus paraît au sud et Jupiter, un peu plus pâle, au nord. La nuit s'installe, un brocard aboie longuement, comme un chien, dans la pente. Hêtre d'altitude, ton contour puissant saille davantage encore dans l'obscurité naissante.

Au seuil de l'an neuf, nous voulons conserver ton image de force sereine et adaptative dans la bourrasque.

« Enraciné, mais que l'on ne voit pas ta racine.

Seulement, dans le jour neuf,

Le vent, l'oiseau, la fleur !

Celle-ci est ma vie, celle d'en heut

Celle de la brise pure

Celle de l'ultime oiseau

Celle des cimes d'or de l'obscur ». (Juan Ramon Jimenez, poète espagnol)

Molkenrein, 28 décembre 1989

Relu et corrigé, mai 2011